

# Appel de nuit pour l'ambulance 466



Marie-Christine Vincent

**D**imanche 2 janvier 2000, Saguenay, Québec.  
Deux heures cinq minutes.

Le téléavertisseur retentit dans la chambre de Gabriel Tremblay, le tirant d'un léger sommeil sans rêves ni cauchemars. Voilà déjà quinze ans qu'une semaine sur deux il est appelé à toute heure du jour et de la nuit. Quinze ans déjà que, jeune et plein d'espoir, il a suivi la brève formation de technicien ambulancier.

En quelques secondes à peine, sorti des couvertures, Gabriel annonce sur son émetteur-récepteur qu'il est réveillé et demande l'adresse de l'appel, tout en enfilant pantalon, chemise, chandail.

Avec en tête une adresse de la Huitième Avenue, il enfille bottes et manteau d'uniforme avant d'ouvrir la porte qui le mène sur le perron de son appartement. La température nordique du Saguenay n'a aucune pitié pour les habitants de la région en ce temps des fêtes du nouveau millénaire. Le mercure avoisine les moins trente degrés Celsius et la poudrière rend la visibilité quasiment nulle. Sans parler des quarante centimètres de neige reçus en soixante-douze heures et que les Saguenéens ne savent plus où mettre. Nettoyer les allées avec une pelle est devenu un exercice qu'aucun dos ne peut se permettre. Surtout pas celui de Gabriel.

L'air glacial l'avale alors qu'il ne prend pas la peine de verrouiller sa porte. Il sera de retour dans moins d'une heure. Aucun coup de balai sur le pare-brise du camion; les essuie-glaces devraient faire le

travail. Seul son professionnalisme le pousse à répondre avec la même rapidité que dans ses premières années de travail. Le zèle, lui, n'y est plus depuis longtemps.

Il se dirige machinalement vers le bureau de son service ambulancier. Son esprit, parfaitement alerte, agite d'aussi sombres pensées que le phénoménal fjord du Saguenay, un jour de tempête.

Gabriel sait qu'il a vieilli sans faire attention à sa vie. Voilà pourquoi il s'est retrouvé dans une maison vide. Son épouse ne pouvait plus supporter d'être réveillée toutes les nuits par ses cauchemars ou par le téléavertisseur au timbre strident. Ses horaires de garde de vingt-quatre heures, les sorties annulées à la dernière minute, les activités des enfants qu'il devait souvent remettre, les nuits blanches, tout cela avait été trop difficile pour Line.

Le camion ne peut s'arrêter à un feu rouge, au coin du boulevard de la Sagamie et de la rue Alexis-Bouchard. Gabriel soupire de soulagement en constatant que la voie est libre. Le réseau routier est une véritable épouvante depuis le début de la tempête. Même pour un conducteur émérite tel que lui, la route sait encore réserver des tours pendables à ceux qui la bravent.

Peu de gens se rendent compte que les ambulanciers doivent sortir quand la majorité des gens préfèrent l'éviter. Lorsqu'il y a tempête, le nombre d'appels grimpe en flèche. Contrairement à ce qu'un proche d'un bénéficiaire avait affirmé un jour, non, les conditions routières ne sont pas plus faciles pour une ambulance que pour un camion sans gyrophare ni sirène. Un être humain est au volant, un homme ou une femme avec son stress, sa fatigue, ses craintes. En ajoutant à l'équation que l'urgence du cas change chaque fois et que la circulation n'est jamais la même, chaque appel ambulancier s'opère dans des conditions uniques.

Gabriel descend de son camion avant même d'avoir retiré la clé du contact.

Son partenaire, Étienne, arrive quelques secondes plus tard. Il habite pourtant plus près du bureau que Gabriel, mais il est encore capable de dormir profondément, lui. Le stress, l'angoisse, les cauchemars n'ont pas encore réussi à vaincre la fraîcheur de ses vingt-quatre ans.

— Ambulance 466 à la centrale, en direction du 734, Huitième Avenue, annonce Étienne.

— 10-04, 466, approuve le répartiteur. Un enfant de cinq ans est inconscient.

Il est deux heures douze.

Gabriel est au volant. Il sait que l'appel sera long. La Huitième Avenue est éloignée du bureau, encore plus du centre hospitalier.

Rarement a-t-il vu des conditions météorologiques si mauvaises. La poudrière aveugle, le boulevard de la Sagamie est réduit à l'état de patinoire.

Sur son siège, Étienne est méditatif. Il travaille en compagnie de Gabriel depuis quelques mois à peine, mais il le connaît bien déjà. Il respecte ses humeurs, ses silences. Les rumeurs courent si vite dans une petite ville! Il y en a beaucoup sur Gabriel. Si elles sont diversifiées, toutes s'accordent pour dire que l'ambulancier est un homme triste, seul, rongé par ses trente-huit années.

— Sonia et moi avons visité une superbe maison. Je pense que nous allons nous gêter et nous l'offrir.

— Vous faites bien!

— Nous allons commencer par nous installer convenablement. Ensuite, on aimerait bien avoir un enfant...

— Je te souhaite que ça dure toute la vie, Étienne. Contrairement à moi.

Trouver l'adresse exacte est une prouesse; pénétrer dans l'allée non déblayée, en marche arrière, un exploit. Se rendre jusqu'à la porte avec la civière, une performance physique remarquable.

Une femme mince, plutôt jeune, décoiffée et vêtue d'une robe de chambre les accueille dans le noir. Il n'y a plus d'électricité chez elle depuis la fin de l'après-midi. Elle s'éclaire à l'aide de quelques chandeliers et les ambulanciers allument leurs lampes de poche. La dame est paniquée. Elle tremble et les larmes coulent sur ses joues.

Les techniciens ambulanciers sont soulagés de voir l'enfant respirer. L'inconscience entraînant l'arrêt respiratoire, ils avaient craint de le trouver mort.

— Raphaël faisait de la fièvre lorsqu'il s'est couché. Je suis venue le voir en me réveillant pour m'assurer qu'elle avait baissé. Mais je l'ai trouvé comme ça...

— À quelle heure l'aviez-vous vu pour la dernière fois, madame?

— Minuit environ...

— Quels étaient ses symptômes?

— Fièvre élevée en soirée, maux de tête... Il était fatigué.

Étienne constate que le jeune garçon ne réagit à rien, même pas à la douleur. Il lui met le masque d'oxygène, par précaution installe le moniteur pour suivre son rythme cardiaque et observe son partenaire. D'un regard, ils conviennent que l'état est instable et qu'ils doivent transporter le jeune enfant le plus rapidement possible au centre hospitalier.

Gabriel estime qu'il faudra plus de vingt minutes pour s'y rendre.

— Est-ce que vous nous accompagnez à l'hôpital, madame Boudreau?

— Je vais vous rejoindre en voiture. Je dois attendre ma voisine, elle va venir surveiller mon autre fils qui dort.

— À votre choix. Soyez prudente sur la route! lui recommande Étienne.

La civière est installée dans l'ambulance. Étienne s'assoit à la gauche du jeune Raphaël. Gabriel s'assure que son partenaire n'a besoin de rien, attend son O.K. Dans un claquement brusque, il referme les portières arrière de l'ambulance, regagne le volant.

— Ambulance 466, 10-30.

Le transport doit être effectué rapidement, avec gyrophares et sirène, donc en code 10-30. Sur la console, Gabriel appuie sur « Gyrophares-fonction » et quitte la résidence de la Huitième Avenue.

Gabriel se souvient que c'était un autre soir de mauvais temps, quatre ans plus tôt, qu'il s'était blessé au dos. Son partenaire, un jeune homme sans trop d'expérience, avait été déséquilibré dans un escalier. Gabriel descendait de dos, tenant à la force de ses bras une civière de trente-cinq kilos et un patient qui devait bien en faire cent. Pour éviter de blesser son patient - professionnalisme, tous les jours -, Gabriel avait retenu sa charge. Résultat : une blessure dorsale qu'aucun médecin ne savait soigner, des mois de souffrance silencieuse et un handicap physique qui finirait par l'empêcher d'exercer son métier...

Et peu de gens l'avaient soutenu lorsque Line était partie. Sauf quelques copains. Ils avaient tenté d'en faire un gars de la gang : bars, bière, soupers arrosés s'étaient succédé à un rythme époustouflant. Il lui avait fallu des mois pour réaliser que sa vie n'avait plus de sens. Lui, fils d'un alcoolique, avait pris conscience qu'il vivait sept jours sur quatorze en fonction de la bouteille de vin ou de la caisse de bière qui lui permettrait d'oublier que son union était un échec, que les enfants n'étaient plus avec lui comme avant et qu'il avait un problème physique qui le handicaperait à jamais. Il avait vu que sa maison ne comptait qu'un petit lit pour ses deux enfants, qu'il ne leur avait acheté aucun jouet encore et qu'il avait perdu le respect de ses véritables amis.

Il avait repris sa vie en main, tant bien que mal. Il avait dû s'éloigner et repousser les gens qui se disaient des amis mais dont le seul but était de se faire payer une tournée. Ses véritables amis étaient perdus. Gabriel avait compris trop tard que tout être humain pouvait être méchant et irrespectueux lorsqu'il avait trop consommé.

L'horloge du tableau de bord affiche deux heures trente-cinq. Soudain, une lumière éblouissante aveugle Gabriel. Il ne

comprend pas. Il agrippe le volant de ses deux mains, appuie le plus doucement possible sur la pédale des freins. Un accès de panique le saisit lorsqu'il réalise qu'un poids lourd vient dans sa direction, sur sa voie. Le son des klaxons se mélange à celui de la sirène de l'ambulance. Tout se fait rapidement. Gabriel ressent dans tout son être l'impact du camion contre son ambulance. Pendant ce temps, les images de son dernier Noël avec ses jeunes enfants défilent dans sa tête. N'avait-il pas promis à Catherine d'aller bientôt installer son nouveau lit?

Gabriel n'a pas eu la prudence de s'attacher.

Sa tête frappe la fenêtre du côté du passager, alors que le véhicule tombe dans le fossé, glisse quelques mètres sur la neige, avant de s'arrêter violemment contre un arbre.

Gabriel est étourdi. La tête sur le siège du passager, il reprend conscience pour réaliser que plus rien ne bouge autour du lieu de l'accident. Seuls les flocons, imperturbables, continuent de venir s'écraser contre les fenêtres.

Se relevant, Gabriel réalise qu'il a mal au cou. Sans soutien, il est incapable de redresser la tête, de la tenir droite et il a le souffle coupé. Technicien ambulancier, il sait de quelle blessure il souffre et un désagréable frisson parcourt son corps : il est atteint aux vertèbres cervicales! La paralysie le guette et sa vie est en jeu.

— Étienne! Étienne, réponds-moi! Étienne!

Aucun son ne s'élève de l'arrière de l'ambulance. Ni Étienne ni le jeune patient, Raphaël, ne répondent à l'appel.

La souffrance et la panique clouent Gabriel alors qu'il saisit sa radio, attachée à sa ceinture.

— 466. Nous avons eu un accident, un face à face. Il doit y avoir quatre ou cinq blessés dans les deux véhicules. J'étais sur le boulevard de la Sagamie, entre Notre-Dame et Lavoie.

— 10-04, ambulance 466. Comment allez-vous dans l'ambulance? On vous envoie immédiatement des secours.

— L'impact a été violent.

— La police m'avise qu'un patrouilleur sera là d'ici quinze minutes.

— C'est bien trop long!

— Une partie de la région est plongée dans le noir depuis douze heures et la route est impraticable.

— Et les ambulances?

— Je vous envoie toutes les ambulances disponibles des villes environnantes.

Gabriel abandonne son portatif. Il doit retrouver Étienne à l'arrière. L'adrénaline lui permet d'oublier la douleur et les risques qu'il court en bougeant son cou brisé. Les secours prendront un temps interminable; il ne peut rester ainsi sans savoir ce qui est arrivé à son patient et à son partenaire.

Il se glisse tant bien que mal dans le mince espace qui sépare la cabine avant de la boîte arrière.

Seul le moniteur cardiaque éclaire l'intérieur de l'habitacle. Gabriel le saisit, le dirige vers Raphaël et frémit. La civière a tenu bon, mais du matériel est tombé sur le pauvre bambin. Raphaël est inconscient, mais le moniteur indique que son cœur bat toujours. Automatiquement, Gabriel met les doigts sur son cou pour vérifier hors de tout doute qu'il a un pouls et se penche pour entendre sa respiration. Étienne est étendu sur le ventre à ses côtés, entre le banc et la civière, la bouche et les yeux ouverts.

C'est encore l'adrénaline qui pousse le technicien ambulancier expérimenté mais affolé à agir comme l'un de ses amis l'aurait fait. Étienne n'a plus de pouls et ne respire plus.

— Mon Dieu, aidez-moi, je Vous en prie, aidez-moi! Ne les laissez pas mourir, mon Dieu!

Puisqu'il n'y a pas une seconde à perdre, Gabriel, doté d'une force surhumaine, parvient à hisser son collègue sur le banc et l'installe sur le dos. L'ambulancier a fait place à l'ami, à l'homme qui veut sauver son copain. Tant pis pour les protocoles. Se retournant, il arrache brutalement les fils du moniteur sur

Raphaël et les place sur la poitrine de son collègue. Le tracé plat de l'appareil est sans pardon : Étienne est en asystolie. Mais Gabriel entreprend une manœuvre de réanimation cardio-respiratoire bien classique, de quinze poussées pour deux insufflations dans un cycle de soixante secondes. Il sait qu'Étienne a peu de chances de survivre, mais il doit toutes les mettre de son côté. Il le fait difficilement à une main, soutenant son cou de l'autre. Sa douleur est persistante et, sans soutien, elle devient intolérable.

Les pensées se bousculent dans la tête de Gabriel.

Quand a-t-il dit pour la dernière fois à sa fille Catherine et à son fils Louis qu'il les aime?

A-t-il déjà dit à Étienne qu'il aime travailler en sa compagnie et qu'il admire son savoir-faire?

Quelle est la dernière fois où il a profité de la vie et de ses beaux moments sans se soucier de ce qui se trouvait devant lui?

Après quatre cycles de RCR, Gabriel vérifie les signes vitaux d'Étienne. Il n'a toujours pas de pouls et ne respire pas. La bosse qui se forme sur son front démontre qu'il a dû encaisser un important choc à la tête. Le cerveau, organe sensible, risque d'avoir subi des lésions majeures.

Gabriel se tourne à nouveau vers Raphaël, qui semble avoir des signes de nausées. Il le détache de la civière, le place sur le côté pour dégager ses voies respiratoires, replace le masque d'oxygène sur son petit visage et, sans perdre une seconde, continue les manœuvres de réanimation pour sauver la vie d'Étienne.

Trois heures dix.

Lorsque la première ambulance arrive sur les lieux, Gabriel s'acharne encore sur la poitrine d'Étienne.

Son collègue l'immobilise sur-le-champ, lui met un collet cervical. Puis Gabriel ferme les yeux et se dissocie de la scène de l'accident. Il préfère s'imaginer avec ses enfants dans ses bras, loin, loin, dans le bon vieux temps où ils habitaient encore avec lui.

Dimanche 2 janvier 2000, Saguenay, Québec.

Quatorze heures cinq minutes.

Lorsque Gabriel reprend conscience, dans un couloir d'hôpital, c'est pour apprendre que la Grande Faucheuse est venue chercher une jeune vie en ce lendemain du premier jour de l'an 2000... Le décès d'Étienne a été constaté dès son arrivée à l'hôpital.

Rouvrant les yeux, Gabriel aperçoit la petite frimousse de son fils qui s'approche de lui...



MARIE-CHRISTINE  
VINCENT

### NOTICE BIOGRAPHIQUE

Née à Sherbrooke en 1979, Marie-Christine Vincent écrit son premier roman à l'âge de neuf ans : il s'agit d'une histoire destinée aux adultes, basée sur un téléroman de Lise Payette, *Les Dames de cœur*, et comptant plus de 400 pages!

Après cette première expérience, incapable de se passer de l'écriture, Marie-Christine continue de noircir des pages. Au moment où elle présente pour la première fois un manuscrit à un éditeur, à l'âge de 17 ans, elle a déjà écrit treize romans! À l'automne 1998, Les Éditions JCL de Chicoutimi publient *Mes amours au paradis*, juste à temps pour le dix-neuvième anniversaire de naissance de Marie-Christine.

Artisane de son propre rêve, Marie-Christine Vincent se lève tous les matins à 4 heures. Elle trouve ainsi le temps et la tranquillité nécessaires à la création de nouvelles péripéties, s'inspirant autant de ses nombreuses lectures que des faits divers dont parlent les journaux. À partir de 7 heures, Marie-Christine travaille à la garderie de sa mère. Elle compte bientôt retourner étudier afin de réaliser un autre de ses rêves : devenir ambulancière ou policière, professions où « l'entraide et l'apaisement de la souffrance humaine prennent tout leur sens », souligne-t-elle.

© 2000, QUÉBEC LOISIRS INC.

Dépôt légal – Bibliothèque nationale du Québec, 2000

ISBN 2-89430-454-4

Imprimé au Canada

# NOUVELLES d'écrivains québécois

*Sous la direction de :*

Lyane D. Blackman

*Avec la collaboration de :*

Diane Blanc

Sophie Morin

Francine Poisson

ÉDITIONS QUÉBEC LOISIRS